Subjectivité, subjectalité et subjectivation : le devenir (du) sujet

Marion Colas-Blaise (Université du Luxembourg)

Sans être forcément traitées pour elles-mêmes, les notions de sujet et de subjectivité sont, en sciences humaines, au coeur de tous les débats. Considérons les cinquante dernières années. Les éclairages multiples, en particulier linguistiques ou sémiotiques, dont elles bénéficient ponctuent les grands développements de la pensée : entre la disparition du sujet (humaniste), sous l’effet de la mise en avant, par les structuralistes, du modèle linguistique fondé scientifiquement, et sa réintroduction dans les années 70 ; entre son décentrement, sa division et sa pluralisation polyphonique et dialogique, quand le sujet est traversé par le dire – les voix – (de l’) (A)autre, et sa réunification ou son recentrement autour d’une maîtrise du dire illusoire ; entre le sujet « subjectiviste » et le sujet social et historicisé ; entre le sujet cognitif et le sujet sensible ; entre le sujet « constitué » et le sujet « constituant », individuel ou transindividuel, c’est-à-dire pris dans un flux ou une genèse. À quoi il faut ajouter au moins le sujet « post-humain », dont la réalité est celle du « corps augmenté »[[1]](#footnote-1).

Dans quelle mesure les contours de la notion de sujet s’en trouvent-ils distendus, au point de perdre de leur acuité ? Plus que jamais, la notion de sujet, qui doit être articulée avec celle de subjectivité, mérite d’être interrogée à nouveaux frais. Adoptant la perspective de l’*énonciation*, du double point de vue théorique et méthodologique de la sémiotique et de la linguistique, nous visons, à terme, le *sujet d’énonciation*. De ce point de vue, on peut poser au départ certaines des dichotomies qui ont été déclarées porteuses ou qui ont été remises en question : sujet/objet, subjectivité/objectivité, subjectivité/intersubjectivité…

Notre objectif, dans cette étude, est de questionner ces dichotomies à nouveau, en dépassant les clivages au profit de modulations plus fines. Nous souhaitons ainsi déboucher sur une redéfinition du sujet, dont l’existence peut être constatée *a posteriori* (Fontanille 2014). Mais cela ne suffira pas. Plus précisément, notre hypothèse est que la notion de sujet gagne à être définie à partir de plusieurs *régimes de subjectivité*, qui en ponctuent la *genèse*. À cet effet, nous parlerons d’instances d’énonciation, en distinguant les dimensions « participante », « subjectale » et « subjective ».

Un champ de questionnement prend alors forme. Il inspire une réflexion qui se développera en trois temps.

Nous commencerons par la dimension « subjective ». Quelle est alors l’image de l’instance d’énonciation que les marques énonciatives, qui lui confèrent une existence textuelle, dessinent en creux ? Nous montrerons qu’une pensée de la marque (énonciation énoncée) renouvelée nous invite à réinterroger la notion d’*expressivité* que l’on fait trop souvent entrer dans la définition même de la *subjectivité* sans autre forme de problématisation.

Nous poursuivrons par les dimensions « participante » et « subjectale », à côté de la dimension « subjective », notre but étant de montrer que ces trois dimensions entrent dans la définition de la notion de sujet. Dans ce cas, dans quelle mesure la sémiotique subjectale de Jean-Claude Coquet, la sémiotique tensive développée par Claude Zilberberg et Jacques Fontanille, la sémiotique du corps de Jacques Fontanille et la sémiotique de la perception de Jean-François Bordron nous donnent-elles les outils nécessaires pour capter le devenir – la *genèse* – de l’instance d’énonciation ? Nous développerons l’idée qu’en fonction des strates d’organisation du sens considérées, la subjectivité est plus ou moins « participante », « subjectale » ou « subjective ». Nous proposons de construire la notion de *sujet* d’énonciation à partir de cette tripartition.

Enfin, on sait depuis Benveniste que le sujet *s’énonce* en train d’énoncer. Nous verrons ainsi, dans la dernière partie, que la définition du sujet serait imparfaite si elle n’intégrait l’idée de la *réflexivit*é. Il faudra préciser les contours de la notion de sujet en relation avec des *modélisations* internes aux sémiotiques-objets considérées. Nous viserons cinq configurations textuelles : singulière, générique, idiolectale, stylistique et texturale. Notre objectif est d’y faire correspondre des figures textuelles du sujet différentes.

1. Subjectivité et expressivité : de la maque à la trace et à l’empreinte

Nous savons qu’en parlant de « subjectivité dans le langage », Catherine Kerbrat-Orecchioni (1999 [1980] : 36) revendique l’héritage de Benveniste. Selon ses dires, la subjectivité n’en demeure pas moins difficile à appréhender, en raison, déjà, d’une ambiguïté fondamentale : force est en effet d’éprouver à nouveau la frontière entre « subjectivité » et « objectivité », en distinguant la « subjectivité déictique », qui recouvre une part d’« objectivité », et la « subjectivité affective ou évaluative » (*ibid.*: 165). Le maniement de la notion de subjectivité est quelque peu malaisé pour une deuxième raison. Aya Ono (2007 : 141) constate un balancement entre trois « instances de la subjectivité » chez Benveniste. D’abord, la « subjectivité dans la langue » (et dans le langage), qui renvoie au sujet dans un sens logico-syntaxique. Ensuite, cette autre « instance de la subjectivité » qui concerne la formation du sujet parlant dans le langage. Enfin, Aya Ono évoque la subjectivité « hors du langage » (Benveniste 1966 [1958] : 263), que cristallise le couple locuteur *vs* sujet. « Le locuteur n’est pas le sujet », conclut-elle (*ibid*. : 165) ; il est antérieur au sujet et « c’est le langage qui crée les conditions de la subjectivation du locuteur ». C’est dans le langage qu’il s’approprie l’appareil sui-référentiel fourni par la langue et qu’il se constitue comme sujet (*idem*). La « “subjectivité” […] est la capacité du locuteur à se poser comme “sujet” », écrit Benveniste (1966 [1958] : 259-260), et il poursuit en ces termes : « Est “ego” qui *dit* “ego”. Nous trouvons là le fondement de la “subjectivité”, qui se détermine par le statut linguistique de la “personne” ». Il devient dès lors possible de cerner une subjectivité, événement et expérience, qui perdure au delà de l’acte d’énonciation, à travers l’énonciation du « tu » qu’elle suscite.

Considérons ici la formation du sujet dans la langue ou, mieux, son instauration à travers les *marques* et les *traces* qui lui confèrent une forme de présence textuelle. À cet effet, reprenons le débat à partir de la notion d’expressivité chez Bally. On décèle en effet chez ce chercheur les prémisses de la triple caractérisation de la subjectivité comme mouvement et jaillissement corporel, comme instauration à travers l’acte de parole et l’inscription textuelle, et comme transindividualisation à travers le dire collectif. Ainsi, tout en prenant acte d’un certain degré d’approximation dans les formulations, qui fait que la catégorie de l’expression draine avec elle les termes « sentiment », « affectivité », « sensibilité », « émotion » (Combe 2006 : 56), on doit être sensible à l’existence d’un « langage subjectif » ou « affectif » (Bally 1905 : 128) qui atteste une

sensibilité première l’emportant sur la raison ; la passion, les mouvements irrésistibles des désirs incontrôlés sont plus forts que la réflexion et la volonté (*ibid*. : 129).

La subjectivité se trouve ainsi associée à l’idée d’une source originaire ainsi que d’un emportement qui affecte jusqu’aux constructions syntaxiques elles-mêmes. Jean-Claude Coquet en souligne l’importance dans les écrits de Benveniste : l’instance d’énonciation se porte *en avant*, se projette *vers*, bref, prend forme de proche en proche dans le *processus* de l’écriture et dans la dynamique de la sémiose. D’où l’idée de la *trace* subjective qui se distingue de la marque par son caractère toujours temporaire, inachevé et changeant ; elle est soumise à l’effacement. Selon une conception derridienne au sens large, l’existence de la trace se résume à ce moment de « répétabilité » qui noue ensemble rétentions et protensions. Nous dirons que, plutôt que de confirmer l’antériorité du geste d’énonciation, les traces sont conçues ici comme des lieux d’« incarnation » d’une dynamique textuelle indissociables de la matérialité de la substance. Interstitielle, la trace tend à la fois vers ce qu’elle *n’est plus* et vers ce qu’elle *n’est pas encore*, tout en étant une trace mémorielle. Elle témoigne en cela d’une prise de position « liminaire », qui est de l’ordre du « proto-embrayage » et consiste, selon Denis Bertrand (2005 : 180), à « donner langue et sens à une instance antérieure, plus originaire, plus “génitive”, se tenant au plus près de l’engendrement, au plus près de la présence corporelle à partir de l’impression sensible ». Elle atteste le moment fragile où une parole s’ébauche, en amont de l’entrée dans le langage symbolique, avec son armature syntaxique et sa logique dépendancielle. Ce moment serait celui des « avant-langues », des « langues inachevées – à moitié faites, abandonnées à mi-parcours, (ou bien avant) », selon Michaux (1984 ; non paginé). Nous dirons que, même si celles-ci gardent une part de mystère, elles affleurent par bribes : de la manière la plus immédiate, sans doute, à travers l’interjection ou le juron, cette « décharge émotive » selon Benveniste, que Jean-Claude Coquet (2007) met au compte du non-sujet. « Une force irrésistible est à l’œuvre, écrit-il encore. C’est le cas du cri, du cri comme trace produite par cette force irrépressible que j’appelle “tiers immanent” » (2016 : 75). L’onomatopée en est proche, même si elle atteste une autre forme d’expressivité, non plus « pathétique », selon l’expression de Dominique Legallois et de Jacques François (article en ligne non daté), mais « mimésique » (fondée sur l’expression d’une évidence)[[2]](#footnote-2). D’où une complexification de la subjectivité (expressive) et l’idée d’une typologie qui réinterroge l’équation, selon Catherine Kerbrat-Orecchioni (1999 [1980]), entre subjectivité, affectivité et évaluation.

La subjectivité, dans tous les cas, investit l’énoncé en y imprimant des traces. C’est en ce sens que Jean-Claude Coquet (2016 : 67) peut noter « du côté de la phénoménologie du langage : trace, énonciation, le dire » et « du côté de la philosophie du langage : signe, énoncé, dit ». Nous opposerons le régime de sens de la « présentation » (trace) à celui de la « représentation » (signe, marque), le régime de l’« exprimer » à celui du dire (assertif) ou, mieux, de l’« être-dit ». Le passage entre ces régimes gagne alors à être pensé en termes d’actualisation. Pour le dire avec Gustave Guillaume (1970 [1929]), à travers des formes nominales du verbe ou des participes…, on peut remonter vers cette temporalité « originaire » qui est celle de la première chronothèse, en amont de l’émergence de la catégorie de la personne (la constitution d’un sujet temporel). Ou encore, en suivant, cette fois, les praxématiciens (Détrie, Siblot, Verine 2001), on se donne les moyens de rendre compte de la subjectivation comme processus rythmé par des saisies « liminaire », « émergente » et « pleinement réalisée » : comme émergence de la subjectivité textuelle et tension vers la figure stabilisée du sujet instance de jugement. En ce sens, la subjectivité expressive peut concerner un stade en deçà de l’acte thétique, qui est déjà objectivant. Alors même que Jean-Claude Coquet cite Cézanne au sujet de la différence entre le prédicat cognitif et le prédicat somatique – « Les faux peintres ne voient pas cet arbre, votre visage, ce chien, mais l’arbre, le visage, le chien… Ils ne voient rien… » (2016 : 85) –, la praxématique nous apprend que le déterminant démonstratif relève de la 3e topothèse (« image de réalité achevée ») (2001 : 331).

Considérons un poème d’Henri Michaux extrait de *Par des traits* (1999) :

Gestes plutôt que signes

départs

Éveil

autres éveils

PAR DES TRAITS

Approcher, explorer par des traits

Atterrir par des traits

étaler

altérer par des traits

susciter ériger

dégager par des traits

Ce que Michaux vise, par exemple à travers des verbes à l’infinitif, c’est le geste anté-thétique, quand la perception se prépare, avant toute fixation, toute discontinuité. C’est une écriture « directe », à travers des traçages liés à une certaine immédiateté ou impulsivité. C’est là, croyons-nous, le champ de déploiement privilégié de la subjectivité expressive. Nous remontons vers cette strate antérieure au signe symbolique, où prend forme le geste nécessairement ancré dans le sensible, corporalisé et associé à une processualité.

Les traces textuelles sont elles-mêmes concurrencées par les empreintes : alors que les premières nouent ensemble rétentions et protensions et, renvoyant les unes aux autres, esquissent un semblant d’organisation, les empreintes textuelles sont purement ponctuelles. Elles traduisent le surgissement pur dans l’instant, en exhibant leur origine corporelle. Ainsi, les italiques dans le texte donnent à voir le geste de la main qui trace des lettres sur un support, même si la conversion typographique multiplie les médiations (Eco 1978 : 157). On songe, par exemple, à l’usage de l’italique par Julien Gracq : dans *André Breton* (1977), il dit l’énergétique du mot, l’événement de sens en relation avec des logiques implicatives et concessives, des tensions ascendantes et descendantes, l’accumulation de l’énergie sur le mot qui éclate brusquement et la dépense de l’énergie négociée dans le mouvement de la phrase. Il note ainsi :

[…] non seulement le mot souligné [en italique] s’incorpore désormais étroitement à la phrase qu’il irradie souvent d’un bout à l’autre, lui confère seul son sens supérieur et son achèvement, mais encore il y représente le passage d’un influx galvanique, d’une secousse nerveuse qui la vivifie et la transfigure, il y porte tous les caractères d’une véritable *sublimation* (1977 : 185).

En même temps, en rester là serait accréditer l’idée d’une séparation nette entre subjectivité expressive et rationnelle ou évaluative[[3]](#footnote-3), idée que Bally lui-même combat : « Sans doute, les sujets parlants, pris isolément, sont intellectuels ou affectifs à des degrés très variables … » (1909 : 288). Et, note-t-il encore, le « système expressif » est constitué « en proportion variable, d’éléments intellectuels et d’éléments affectifs », de marques, de traces et d’empreintes, dirons-nous. Jean-Claude Coquet le confirme, à sa manière, quand il souligne les « deux modes d’écriture », distinguant entre une écriture « signe » et une écriture « trace » (2016 : 66). Sans doute la subjectivité expressive se voit-elle ainsi conférer un statut plus fondamental de substrat, de couche profonde, qui se traduit par des *colorations* (affective, intellectuelle, évaluative) textuelles différentes et qui, selon les dosages, concerne à la fois le non sujet, le quasi-sujet et le sujet selon Jean-Claude Coquet (2007). Précisément, ce qui montre leur intrication, c’est le fait que l’interjection ou le juron, par exemple, ces formules ritualisées, portent la marque de la culture… et du logos partagé (Coquet 2016 : 74). C’est immédiatement battre en brèche l’idée que la subjectivité expressive serait (uniquement) affective et singularisante ou individualisante. Enfin, pour rendre compte du devenir textuel *du* sujet, il faut dépasser l’opposition entre « subjectivité » et « objectivité » (Kerbrat-Orecchioni 1980).

Résumons. Nous considérons que les types d’expressivité (« pathétique », « mimésique », « éthique » (Legallois & François)) sont définitoires de la subjectivité qui s’investit dans un énoncé ou un texte. Nous appelons régime de la subjectivité « subjective » celui qui se traduit par des marques, des traces ou des empreintes textuelles, « subjectives » ou « objectives ». Nous verrons maintenant que, si l’on porte son regard sur le processus de la *subjectivation* – de la genèse du sujet –, depuis les premiers positionnements, quand *il y a* quelque chose, jusqu’au débrayage se soldant par la production symbolique de sémiotiques-objets, il est possible de déceler deux autres régimes : celui de la subjectivité « participante » et celui de la subjectivité « subjectale ».

2. La genèse du sujet

On peut approcher la subjectivité « participante » par le biais de la strate d’organisation du sens indicielle (Bordron 2011). Elle correspond alors à ce pressentiment, encore confus, qu’*il y a* quelque chose, en deçà de toute perception par discrétisation d’un continu et de toute reconnaissance. On se souvient de Lyotard qui, à partir d’un autre horizon théorique, postule que la peinture (en l’occurrence de Newman) inaugure un « monde sensible ». Il écrit que « le commencement est qu’il y a… (*quod*) » (1988 : 93) ; « “il y a” avant toute signification de ce qu’il y a » (*ibid*. : 97). Le « ah ! » de la surprise traduit le « sentiment que : voilà » (*ibid*. : 91). Sans doute ne peut-on aller plus loin, si le *il y a* ou le *voilà*, inaugural, ont le sens de *il apparaît*, avant même qu’il n’*apparaisse quelque chose à/pour moi*. Cela en deçà de tout acte thétique, qui est déjà objectivation et mise à distance. Mieux, la subjectivité « participante » prend au moins la forme de l’interrogation (Bordron 2011) qu’une instance, encore impersonnelle, pose au monde, simplement entrevu, et que ce monde pose à cette instance, encore balbutiante, qui se constitue dans le geste même de la projection vers un quelque chose. Il s’agit d’une première participation, encore intime, quand une instance sort à peine de l’inhérence à elle-même. Celle du Cogito tacite selon Merleau-Ponty qui, nous dit Stefan Kristensen (2010 : 121), « ne mérite presque plus le nom de Cogito : il n’est qu’une “saisie globale et inarticulée du monde, comme celle de l’enfant à son premier souffle” (*Phénoménologie de la perception* 1945 : 463) […]. En clair, l’enjeu est celui de l’essence de la subjectivité ».

Selon les cadres théoriques, cette interaction ténue peut être décrite de manières très différentes. L’une des plus convaincantes nous est fournie par la sémiotique du corps de Jacques Fontanille (2011). C’est la double figure de la « chair en mouvement » et de l’« enveloppe corporelle » qui permet de rendre compte d’une unification par synthèse « polysensorielle », grâce à la sensori-motricité, et par synthèse des « sollicitations polysensorielles de surface », au point de contact, précisément, avec le monde qui *apparaît*, « sous ses aspects » (*ibid.* : 83, 85). Notre idée est que c’est à travers la participation, c’est-à-dire à travers une interaction minimale, que le *quelque chose* et l’instance corporelle – le « corps-actant » – prennent forme, en deçà même de la perception proprement dite où, pour Merleau-Ponty, le « moi » fait l’expérience du « monde pour moi ». Avant donc que les morphologies objectives des choses ne puissent être appréhendées. Nous en sommes encore à ce stade où s’exercent des forces, entre attirance et résistance. En deçà donc du débrayage par conversion de l’enveloppe en support d’énonciation, qui donne naissance à l’empreinte, à la trace ou à la marque textuelles.

La subjectivité « participante » suppose une force qui se déploie et qui rencontre une résistance. Elle nous paraît ainsi liée à l’émergence de figures, celle du corps-actant « chair en mouvement » et « enveloppe corporelle », qui gère les contacts transitifs de surface avec d’autres corps-actants pressentis (Fontanille 2011). Les modalités de la subjectivité « participante » ont trait à une forme liminaire d’(auto-)organisation que Jacques Fontanille (2014) aborde sous un double angle : l’expérience primaire comporte une *réflexion*, à travers le principe de l’auto-affection (« exister procure le sentiment d’exister ») et une *exploration* de l’affect réflexif, une « surdétermination spatiale et temporelle ». Celle-ci se soldera, à la faveur d’une ou plusieurs transpositions substantielles, par la production de sémiotiques-objets.

D’où, à ce premier stade de la genèse de l’instance énonçante, l’émergence de formes ou, mieux de proto-formes, dont la *dunamis* et l’*energeia* selon Aristote viennent montrer l’unité avec la matière. Elles sont nécessairement incarnées. Elles accueillent des schématisations sensibles, qui redéploient dans le mouvement de l’expérience un ancrage dans le temps et dans l’espace, des intuitions, des formes de l’imagination, des « proto-sémioses » qui émergent au contact d’un environnement qui ne serait pas seulement biologique, mais déjà socialisé. La subjectivité « participante » *préfigure* ainsi des *styles* expérientiels qui sous-tendront l’activité perceptive : l’inscription dans le temps et dans l’espace selon les régimes de la versatilité, de l’innovation, de la persévérance, de la constance ; le rapport à l’autre selon les régimes de l’isolement, de l’individualisation, de la collaboration, de la collectivisation (espace topologique des relations) (Colas-Blaise 2012).

Passons en effet à l’activité perceptive : elle met en œuvre, selon nous, une subjectivité dite « *subjectale* ». Selon Bordron (2011), l’*iconisation* fait qu’en amont de la cofondation d’un sujet et d’un objet, c’est-à-dire à un stade anté-subjectif et anté-objectif, une instance sensible et percevante fait l’expérience du temps et de l’espace et projette l’*ombre* d’une deixis. Un rapport entre éléments s’esquisse et une jonction s’ébauche. Cette jonction présuppose une activité de seuillage, c’est-à-dire de discrétisation d’un continu, mais aussi d’identification de qualités translocales et de regroupement (Groupe µ 2015 : 84).

Deux points méritent alors une considération particulière.

D’abord, les notions d’extéroception, de proprioception et d’intéroception permettent de faire avancer le débat. Pour autant, faut-il envisager seulement le rabattement de l’extéroceptivité sur l’intéroceptivité par le biais du corps ou vaut-il mieux considérer une *interaction* médiée par le proprioceptif, de telle sorte que la perception, à la fois sensible et cognitive, soit elle-même infléchie par les formes iconiques de la praxis énonciative (Fontanille 2014) ? On peut faire un pas supplémentaire. Les catégories que Jean-François Bordron (2011) associe à l’icône pur invitent à rendre compte d’un ensemble – d’une morphologie – où se nouent trois relations : de quantité (matière), avec une densité et une disposition (texture, souplesse, rugosité) et une force ; de qualité (intensité), avec une dominante, ici chromatique, une saturation, une intensité ; de relation (forme), à travers une extension spatiale et/ou temporelle, une limite et une direction. Nous avançons pour notre part que tout *contenu* est lui-même « incarné », corporalisé et, en cela, perceptible et appréhendable par les sens. La genèse du sens a un fondement « matérialiste » (Groupe µ 2015 : 8). Parlera-t-on alors de « pensée concrète » déjà socialisée, voire déjà culturalisée[[4]](#footnote-4), si on admet qu’elle est marquée au sceau de la praxis énonciative ?[[5]](#footnote-5)

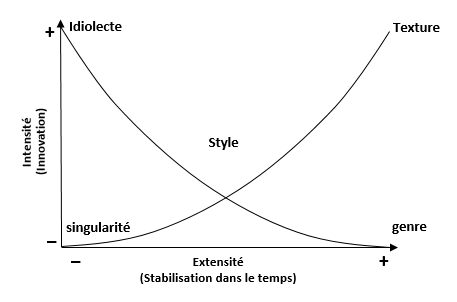
Résumons : les notions de subjectivité « participante » et de subjectivité « subjectale » permettent de rendre compte des modalités de l’interaction d’une instance énonçante, sensible et percevante, avec son environnement. Elles peuvent ainsi caractériser deux étapes fondamentales de la sémiogenèse, avant que les catégories linguistiques, les règles et agencements liés aux langages symboliques ne rendent possible l’objectivation des sémiotiques-objets qui fondent l’existence du *sujet* d’énonciation.

3. Subjectivité « subjective » et sujet d’énonciation

Nous dirons que le sujet d’énonciation se constituant au fil des étapes de la sémiogenèse est caractérisé par la subjectivité « participante », qui se reverse dans la subjectivité « subjectale », qui se trouve elle-même coiffée par la subjectivité « subjective ». En vertu de cette dimension intégrative, cette dernière entre directement dans la définition du sujet d’énonciation qui met en œuvre une morphodynamique : entre formes langagières concurrentes, se relayant les unes les autres et émergeant encore, entre stabilisations du sens et déstabilisations, celle-ci peut déboucher sur la production de sémiotiques-objets.

Mais là n’est pas le tout. Il faut que la pratique énonciative se double du regard réflexif de celui qui s’implique dans des constructions du sens, soit en y adhérant, comme « en immersion », soit en s’en détachant au point, parfois, de faire retour sur le processus de construction et de le commenter[[6]](#footnote-6) (Fontanille 2003). « Exister procure le sentiment d’exister, et pratiquer procure le sentiment de pratiquer », écrit Jacques Fontanille (2014) au sujet de la réflexion originaire, qui est aussi une « auto-affection ». La subjectivité « subjective », qui passe par le langage et endosse une dimension réflexive, entre ainsi directement dans la définition du sujet d’énonciation.

Au delà des marques, traces et empreintes, localisées ou diffuses, on peut considérer au moins cinq formes d’organisation de type textuel qui confèrent au sujet d’énonciation une présence textuelle. Suivant les principes de la sémiotique tensive (Fontanille & Zilberberg 1998), on peut les réunir dans une modélisation tensive rendant compte des corrélations entre deux gradients : celui de l’intensité et celui de l’extensité, du sensible et de l’intelligible, de la tonicité et de l’inscription dans le temps et dans l’espace. Nous associons ainsi cinq types de configurations textuelles (singulière, générique, idiolectale, stylistique, texturale) à cinq figures textuelles du sujet.



D’abord, les configurations *génériques*, pourvues d’une identité discursive forte, à large empan, bénéficient de degrés élevés sur l’axe de l’extensité intelligible et de l’ancrage dans l’espace et le temps et de degrés faibles sur l’axe de l’intensité sensible (innovation).

En revanche, les configurations *idiolectales* se caractérisent par le surgissement de la nouveauté sensible (degrés d’intensité élevés) dans le moment (degrés d’extensité intelligible et degrés d’inscription dans l’espace et dans le temps faibles).

Ensuite, dans la mesure où le *style,* malgré son pouvoir de renouvellement, voire de subversion de pratiques génériques, est déterminé par les praxis socioculturelles, il occupe une position médiane, combinant des degrés moyens sur l’axe de l’intensité sensible avec des degrés moyens sur l’axe de l’extensité intelligible (mouvement tensif descendant, l’« événement » de sens selon Claude Zilberberg (2011) perd de sa force).

Enfin, la *texture* conjugue ensemble la force du surgissement (degrés élevés sur l’axe de l’intensité) et un degré certain de persistance dans l’espace et le temps (degrés élevés sur l’axe de l’extensité). Elle donne lieu à l’émergence d’une figure textuelle du sujet spécifique. Nous inspirant de Tim Ingold (2011-2013), nous utilisons ici le mot « texture » pour renvoyer à un mode d’organisation textuel spécifique, différent du genre ou du style : le texte est produit par des trajets, des tissages et des maillages, des lignes s’entrecroisant, qui peuvent être irrégulières[[7]](#footnote-7).

Dans les limites de cet article, concentrons-nous sur la texture textuelle. Dans le sillage de Tim Ingold (2013 : 84), nous considérons le geste de création à la base de la transformation de fils (de lignes prototypiques) en *traces* ; celle-ci est impliquée dans la constitution de surfaces, telle que celle du texte.

La notion de texture nous permet de mettre en avant la fabrication, c’est-à-dire le *faire* aux prises avec des matériaux non pas disposés dans un espace prédonné, mais inventant ce dernier à travers le geste même. Notre attention se porte sur les entrecroisements de « fils », sur les « maillages » (Ingold 2013), qui diffèrent des réseaux en ce qu’il ne s’agit pas de relier entre eux des points préformés, mais de projeter des trajets signifiants. Ceux-là mêmes que préfigurent les dessins de Tony Cragg. Ils préparent le geste sculptural explorant la frontière entre l’organicité de la nature et la production industrielle, quand l’artiste demande au matériau (au bronze, au verre, au plâtre, au bois, à la pierre…) de libérer la forme organique ou technoïde. Prenons cet exemple :

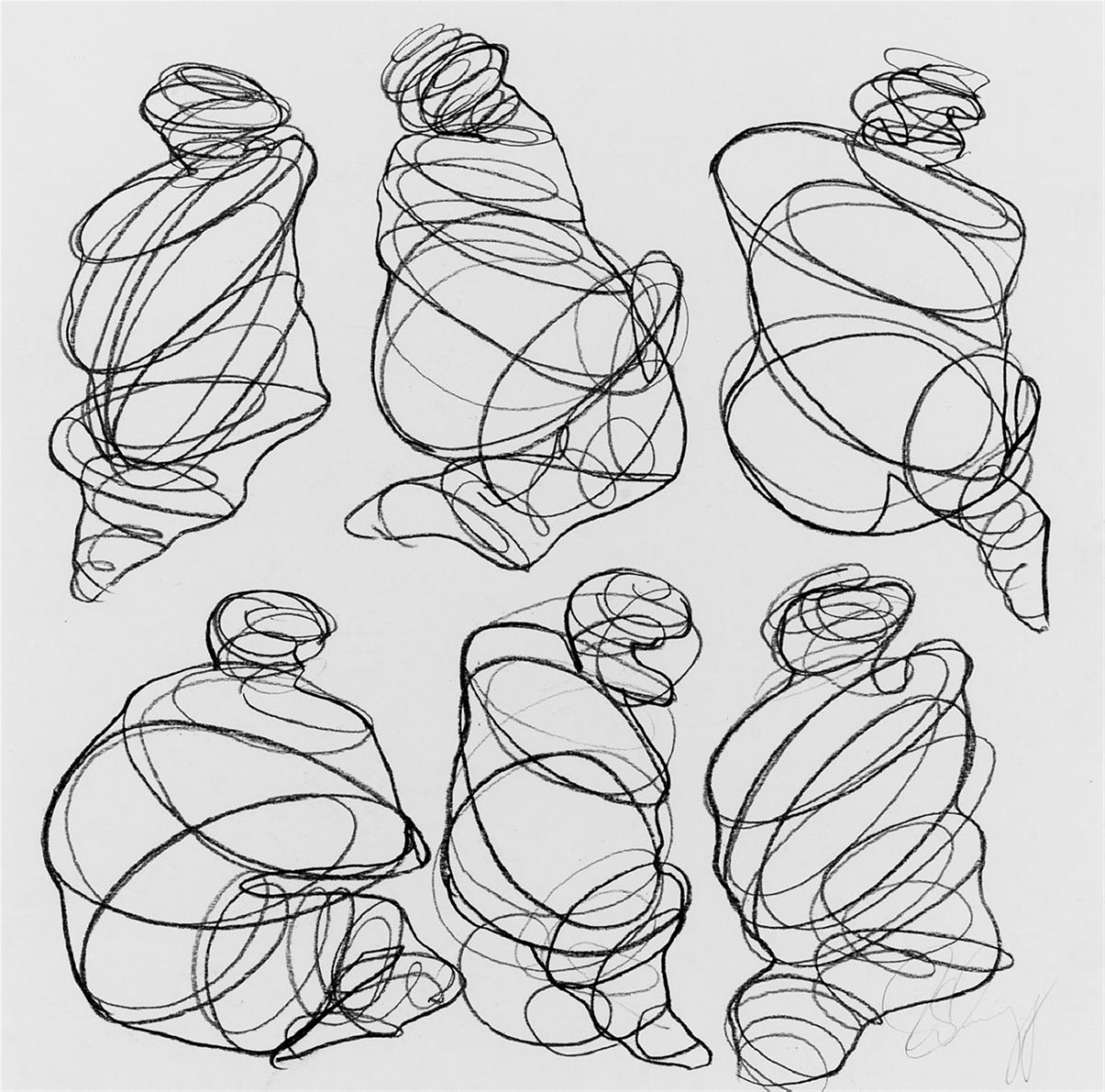


Figure 1 : Tony Cragg, *Sans titre*, 2004.

On voit ici comment des lignes d’épaisseurs et de nuances de noir différentes s’élancent en des mouvements circulaires et concentriques, comment elles s’entrecroisent, se séparent et se rejoignent, comme propulsées en avant par une dynamique interne d’autopoïèse. D’un point de vue référentiel, on dira que des figures vaguement « humaines », aériennes, assises ou debout, cherchant un équilibre précaire, émergent de la profondeur de l’image, en faisant l’expérience de différences de densité. Cela n’est possible que grâce à l’instrument, manié par une instance créatrice, qui *interagit* avec le papier-support : il exerce une pression sur un support matériel qui oppose une résistance en retour.

Le statut du *sujet* d’énonciation se décide ainsi à la frontière entre appropriation du matériau et désappropriation, les choses « se générant en partie elles-mêmes », grâce à une « énergie auto-propagatrice » inhérente au matériau[[8]](#footnote-8). Les oeuvres de Tony Cragg donnent à voir un sujet *en devenir,* qui est le *point de convergence* de la subjectivité « participante » (les participations qui s’expriment dans les textures textuelles), de la subjectivité « subjectale » (l’activité perceptive à la base des jonctions et disjonctions élémentaires, où s’esquissent des formes « humaines ») et de la subjectivité « subjective » (une instance qui *s*’énonce à travers la production d’une sémiotique-objet symbolique). Dans la mesure où le sujet non seulement énonce, mais *s*’énonce (Coquet 2007), il n’est tel qu’à *réaliser* et à *réfléchir* un projet entre appropriations et désappropriations. Il est agissant, exploitant certaines des possibilités offertes, par exemple, par les matériaux, et il se laisse surprendre par leur dynamique interne. En même temps, il jette sur son faire un regard réflexif, en proposant des formes d’organisation textuelles.

La texture textuelle est ainsi associée au mouvement, aux mobilités, au traçage, qui font sa part à la contingence, tout comme le rhizome de Deleuze et Guattari en vertu duquel « n’importe quel point […] peut être connecté avec n’importe quel autre, et doit l’être » (1980 : 13). En même temps, nous considérons qu’elle est une des formes d’organisation à travers lesquelles un sujet d’énonciation *montre*, au sens wittgensteinien du terme, voire *commente* les ramifications et les cheminements multiples de la production du sens.

Conclusion

Nous dirons que si l’idée d’un sujet *a priori*, qui préexisterait à la production du sens, est battue en brèche, on peut reconstituer des figures textuelles du sujet différentes à partir des configurations textuelles produites, c’est-à-dire des organisations plus ou moins socialisées du sens que sont les singularités, les genres, les styles, les idiolectes et les textures. Il s’agit également de repérer, plus finement, les marques, les traces et les empreintes disséminées dans les textes. Enfin, pour définir le sujet, on doit viser non seulement son devenir textuel, mais encore sa genèse.

Nous avons ainsi suggéré que la typologie des instances énonçantes (Coquet 2007), dont le sujet judicateur, permet de définir la subjectivité à partir des marques et des traces laissées, notamment, par trois modes d’expressivité : « affectif », « mimésique », « éthique », selon les termes de Dominique Legallois et de Jacques François. À cela s’ajoute le point de vue de la genèse du sujet (subjectivation). Le sujet est érigé en point de jonction de trois régimes de subjectivité pris dans une logique intégrative : subjectivité « participante », subjectivité « subjectale » et subjectivité « subjective ».

Ainsi, le sujet peut être reconstruit *a posteriori* à partir des significations sédimentées. Mais il est aussi cette structure corporelle impliquée dans une morphodynamique, à travers le devenir des proto-formes, des formes sensibles et langagières. Il est à la fois l’instance sensible et percevante, charnelle et cognitive, qui se trouve *unifiée* autour de plusieurs régimes de subjectivité et l’instance qui la *reflète*, se constituant dans ce geste même comme une instance qui se sent/se sait exister et qui, ultime étape, s’énonce comme telle.

Bibliographie

Angermuller, Johannes, 2013, *Analyse du discours poststructuraliste. Les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers*, Limoges, Lambert-Lucas.

Balibar, Étienne, 2005, « Le structuralisme : une destitution du sujet », *Revue de métaphysique et de morale,* 1, no 45, pp. 5-22.

Bally, Charles, 1905, *Précis de stylistique. Esquisse d’une méthode fondée sur l’étude du français moderne*, Genève, Eggimann.

Bally, Charles, 1909, *Traité de stylistique française*, Heidelberg et Paris, Winter et Klincksieck.

Benveniste, Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Gallimard.

Bertrand, Denis, 2005, « Deixis et opérations énonciatives », dansD. Monticelli, R. Pajusalu, A. Treikelder (éds), « De l’énoncé à l’énonciation et vice versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis », *Studia Romanica Tartuensia*, IVa, Tartu University Press, pp. 171-185.

Bordron, JeanFrançois, 2010, « Perception et expérience », *Signata*, no 1, pp. 255-293.

Bordron, Jean-François, 2011, *L’iconicité et ses images*, Paris, PUF.

Colas-Blaise, Marion, 2012, « Forme de vie et formes de vie. Vers une sémiotique des cultures », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, no 115. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2631> (consulté le 1/09/2017).

Combe, Dominique, 2006, « Situation de Charles Bally. Linguistique, philosophie, psychologie, sociologie, anthropologie », dans J.-L. Chiss (éd.), *Charles Bally (1865-1947). Historicité des débats linguistiques et didactiques. Stylistique, énonciation, crise du français*, Louvain-Paris, Éditions Peeters, pp. 55-66.

Coquet, Jean-Claude, 2007, Logos *et* Phusis. *Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.

Coquet, Jean-Claude, 2016, « À propos de l’écriture dans la phénoménologie du langage : Benveniste, Merleau-Ponty et quelques autres », dans I. Fenoglio, J.-C. Coquet, J. Kristeva, C. Malamoud, P. Quignard (éds), *Autour d’Émile Benveniste*, Paris, Seuil, pp. 59-96.

Deleuze, Gilles, Guattari Félix, 1980, *Capitalisme et schizophrénie* t. 2*,* *Mille plateaux*, Paris, Minuit.

Détrie, Catherine, Siblot, Paul, Verine, Bertrand, 2001, *Termes et concepts pour l’analyse du discours : une approche praxématique*, Paris, Champion.

Dosse, François, 1991, « Le sujet captif : entre existentialisme et structuralisme », *L’homme et la société*, vol. 101, no 3, pp. 17-39.

Ducrot, Oswald & Todorov, Tzvetan, 1972, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Seuil.

Eco, Umberto, 1978, « Pour une reformulation du concept de signe iconique », *Communications*, no 29, pp. 141-191.

Fontanille, Jacques, 2003, « Énonciation et modélisation », *Modèles linguistiques*, t. XXIV, fasc. 1, pp. 109-133.

Fontanille, Jacques, 2011, *Corps et sens*, Paris, PUF.

Fontanille, Jacques, 2014, « L’énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition », *Colloque Common’14*, Liège. Disponible sur : <www.lucid.ulg.ac.be/.../2015ARCCOMMONPublications> (consulté le 1.09.2017).

Fontanille, Jacques, 2015, *Formes de vie*, Liège, PULg.

Fontanille, Jacques & Zilberberg, Claude, 1998, *Tension et signification*, Hayen, Pierre Mardaga.

Gracq, Julien, 1977, *André Breton*, Paris, José Corti.

Groupe µ, 2015, *Principia semiotica. Aux sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles.

Guillaume, Gustave, (1970 [1929]), *Temps et verbe*, Paris, Champion.

Ingold, Tim, 2013 [2007], *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones sensibles.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1999 [1980], *L’énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.

Kristensen, Stefan, 2010, *Parole et subjectivité. Merleau-Ponty et la phénoménologie de l’expression*, Hildesheim, Zürich, New York, Georg Olms Verlag.

Legallois, Dominique & François, Jacques [non daté], « Définition et illustration de la notion d’expressivité en linguistique ». Disponible sur : <[www.crisco.unicaen.fr](http://www.crisco.unicaen.fr)> (consulté le 1. 09. 2017).

Lyotard, Jean-François, *L’Inhumain. Causeries sur le temps*, Parie, Galilée, 1988.

Michaux, Henri, 1984, *Par des traits*, Fontfroide le haut, Fata Morgana.

Ono, Aya, 2007, *La notion d’énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Lambert-Lucas.

Zilberberg, Claude, 2011, *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, PUF.

1. Pour alimenter la réflexion, on peut se reporter à Angermuller (2013), Balibar (2005), Dosse (1991). [↑](#footnote-ref-1)
2. Ces auteurs ajoutent un troisième type d’expressivité : l’expressivité éthique, qui consiste à « rendre sensible l’image de soi ». [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. aussi Ducrot et Todorov (1972 : 386-387) au sujet du style émotif, évaluatif et modalisant. [↑](#footnote-ref-3)
4. Alors que Jacques Fontanille vise les organisations naturelles et sociales en amont des configurations culturelles : « si culture il y a » (2015 : 204), le Groupe µ (2015 : 522)  conclut que « ce qu’on appelle nature est aussi une culture. […] La culture n’est en effet rien d’autre  ». [↑](#footnote-ref-4)
5. Le terme de « pensée » appelle à la prudence : dans la perspective d’une « naturalisation » du sens, il s’agit de (proto)formes sémiosiques qui ne portent pas encore l’empreinte des catégories linguistiques, qui sont élaborées sur la base de l’expérience sensorielle, c’est-à-dire de l’interaction avec l’environnement. [↑](#footnote-ref-5)
6. Cf. Jacques Fontanille (2003 : 130-131) au sujet de l’embrayage et du débrayage des opérations de modélisation : on passe ainsi du redoublement redondant, quand la déhiscence énonciative paraît « motivée », à l’autonomisation de l’activité de modélisation par dédoublement. [↑](#footnote-ref-6)
7. Le terme « texture » ne renvoie donc pas, ici, à la disposition de la matière au plan de l’expression, au sens où l’entend par exemple Bordron (2011 : 170). En même temps, la texture comme forme d’organisation textuelle spécifique ne se réalise qu’au contact de la matière et du matériau (par exemple, du support papier). [↑](#footnote-ref-7)
8. Cf. le guide de l’exposition Tony Cragg, Mudam, Luxembourg (11.02.2017-03.09.2017). [↑](#footnote-ref-8)